

Présentation

Laurent Filliettaz

Université de Genève

<Laurent.Filliettaz@pse.unige.ch>

Du point de vue des sciences du langage, et plus particulièrement de celui de la linguistique du discours, la problématique de l'action est loin de constituer une catégorie théorique nouvelle. Que l'on considère par exemple, dans le champ de la pragmatique linguistique, le concept inaugural d'*acte de langage* (Austin 1970 ; Searle 1972), ou ceux de *speech event* et d'*accomplissement situé*, chers aux approches d'orientation ethnographique, force est de constater au contraire que la part « agissante » de l'usage du langage a joué un rôle déterminant dans les profonds bouleversements qu'a connus la linguistique depuis les années 50. Ainsi, depuis plusieurs décennies, les linguistes comme d'ailleurs les philosophes, les sociologues et les psychologues n'ont pas manqué de thématiser explicitement le fait que les mécanismes propres à la communication verbale ne constituent pas une fin en soi, mais produisent des effets particuliers dans l'environnement matériel et symbolique dans lequel ils prennent place.

Pourquoi dès lors revenir à ce qui pourrait apparaître *a priori* comme une question déjà amplement discutée et consacrer ce 26^{ème} numéro des *Cahiers de Linguistique Française* à la problématique des modèles du discours face au concept d'action ? Des arguments de diverses natures peuvent être avancés, que nous rassemblerons en trois points.

Un premier ordre d'arguments réside dans la légitimité aujourd'hui encore incertaine du concept d'action dans le champ même de la linguistique du discours. Si la nature praxéologique de l'usage du langage constitue chez beaucoup d'auteurs une conviction fortement ancrée, elle est cependant bien loin de faire l'unanimité et alimente de constants débats entre pragmaticiens. On rappellera à ce propos les réticences de Berrendonner (1981) à admettre que « dire c'est faire » (voir les discussions de Kerbrat-Orecchioni ici même), ou encore l'insistance avec laquelle la pragmatique cognitive post gricéenne (Sperber & Wilson 1986) exclut le concept d'action du champ des théories de la communication humaine. Postulat nécessaire pour les uns, présupposé contestable pour les autres (voir la contribution de Moeschler ici même), la mise en relation de

l'action et du discours génère aujourd'hui encore des controverses vives qu'il importe de considérer avec attention.

Un deuxième ordre d'arguments repose sur l'omniprésence de la problématique praxéologique dans les modélisations contemporaines du discours. Si le concept d'*acte de langage* a longtemps occupé l'avant-scène des recherches en pragmatique, d'autres catégories comme celles de *genre de discours*, de *pratique sociale* ou de *multimodalité* sont venues récemment revivifier une réalité complexe, qui ne se ramène plus à l'assignation de valeurs illocutoires à des unités verbales locales et isolées. On ajoutera à ce propos que le développement important des études empiriques consacrées aux discours institutionnels ou professionnels (voir notamment Drew & Heritage 1992 ; Sarangi & Roberts 1999 ; Borzeix & Fraenkel 2001 ; Candlin 2002 ; Gouveia *et al.* 2004 ; Bronckart *et al.* 2004 ; Filliettaz & Bronckart 2005) n'est pas sans lien avec l'émergence de ces catégories, et plus généralement avec le regain d'intérêt manifesté par les linguistes pour la problématique de l'action. En effet, plus encore que les énoncés artificiels inventés par l'analyste pour les besoins de ses démonstrations, les productions langagières attestées sur les lieux de travail exigent l'abandon d'une vision idéaliste de la communication et la prise en considération de la nature complexe des rapports qui se tissent entre les conduites humaines et les situations d'action dans lesquelles elles prennent sens. Face à une telle réalité, certains chercheurs n'ont pas manqué de souligner le « tournant praxéologique » (voir Mondada ici même) ou le « virage actionnel » (voir Vernant 1997 ; Filliettaz 2002) actuellement à l'oeuvre dans les recherches en linguistique du discours. Qu'il soit perçu comme un effet de mode passager, comme une « nouvelle doxa » dont il faut questionner avec vigilance les fondements (voir Kerbrat-Orecchioni ici même) ou au contraire comme l'emblème d'une mutation profonde et durable de la discipline linguistique, le concept d'action s'impose aujourd'hui incontestablement comme un objet de confrontation majeur des modèles du discours et comme un élément structurant dans les rapports qu'entretiennent les différents sous-paradigmes des sciences du langage. C'est à ce titre qu'il mérite une attention particulière.

Enfin, il importe de souligner par dessus tout qu'en dépit des innombrables appropriations dont il a fait l'objet, le concept même d'action apparaît comme relativement opaque et résiste avec obstination à une théorisation homogène (voir notamment Bronckart 2004 et Bronckart, Bulea & Fristalon ici même). Comme on le sait, on ne dispose pas aujourd'hui d'une théorie unifiée de l'agir humain, mais de « théories de l'action » multiples, plus ou moins explicites, et émanant d'horizons disciplinaires aussi variés que la philosophie analytique (Anscombe [1957]

2001), l'herméneutique (Ricoeur 1977, 1983), la psychologie (Leontiev 1979 ; von Cranach *et al.* 1982) ou encore divers courants en sociologie (Garfinkel 1967 ; Goffman [1974] 1991 ; Schütz 1987 ; Giddens [1984] 1987 ; Suchman 1987). Ces modélisations contribuent à une profusion terminologique disparate, tendent à élaborer des distinctions dichotomiques parfois fort éloignées des réalités auxquelles sont confrontées les sciences appliquées (voir Filliettaz 2004a) et butent sur des difficultés dont il n'est pas inutile d'esquisser l'inventaire :

- Une première difficulté a trait au statut ontologique attribué à l'action dans les différents champs disciplinaires qui se sont approprié ce concept. L'action se conçoit-elle comme un événement parmi d'autres ou comme une description intentionnelle de cet événement (voir Anscombe [1957] 2001 ; Neuberg 1991 et Moeschler ici même) ? Doit-elle être considérée comme une unité de comportement humain ou au contraire comme une catégorie interprétative (i.e. l'intention, le but, la finalité, les motifs, etc.), projetée par l'acteur ou affectée par les observateurs (voir Bronckart *et al.* 2004) ? Autant de questions sur lesquelles se sont opposés les points de vue des philosophes, des psychologues behavioristes ou cognitivistes et des ethnométhodologues, et qui renvoient l'analyste du discours à un préalable aussi nécessaire qu'inconfortable : celui de définir ce qu'il considère comme une action humaine.

- À cette difficulté s'en ajoute une autre, apparentée : le caractère empiriquement malléable du concept d'action et l'empan remarquablement variable dont celui-ci peut faire l'objet. Si certains sociolinguistes privilégient des unités macroscopiques et s'intéressent à des *pratiques* telles qu'elles sont attestées dans des sphères de la vie sociale, d'autres n'hésitent pas à qualifier d'actions les *gestes* ou même les portions de gestes qui accompagnent les prises de parole (voir Mondada ici même). Entre les deux extrêmes de ce continuum prend place une vaste palette de travaux qui ancrent le concept d'action dans des réalités empiriques intermédiaires que sont par exemple l'*événement de communication* (Hymes 1972), l'*incursion* (Roulet *et al.* 1985) ou même les différents *épisodes* dont celle-ci peut faire l'objet (Filliettaz 2002). Se retrouve ainsi posé le problème encore largement irrésolu des unités de l'action, et plus particulièrement de ses unités minimales (voir Danto 1965 ; Filliettaz 2001 et Bouchard ici même).

- Une autre difficulté réside dans l'évidente hétérogénéité sémiotique qui caractérise les formes de manifestation de l'agir humain. En quoi les actions verbales se distinguent-elles des actions non verbales ? Quels rapports ces différentes entités entretiennent-elles ? Comment s'articulent-

elles séquentiellement et hiérarchiquement dans des cours d'action attestés ? Autant de questions déjà problématisées (voir Habermas 1993), que plusieurs contributeurs de ce *Cahier* reposent (voir notamment Kerbrat-Orecchioni, Charaudeau, Brassac, Bouchard, de Saint-Georges), et qui présentent une vive actualité dans le contexte du développement marqué des approches multimodales en analyse du discours (voir notamment Goodwin 2000 ; LeVine & Scollon 2004).

- Enfin, on rappellera ici une réalité maintes fois relevée (voir Scollon 2001, à paraître ; Chabrol 2002), et qui découle de la diversité des modalités par lesquelles les catégories de l'action et du discours peuvent être mises en relation. Si le discours peut *médiatiser* l'action ou la *réaliser* (dans le cas de l'acte de langage), il peut également la *préfigurer* (dans le cadre de la prescription ou de la consigne) ou la *reconfigurer* (dans le cas du récit), soit en construire des *représentations*. Enfin, le discours peut *accompagner* l'action, la *commenter*, voire même s'en *autonomiser* à des degrés divers (voir Filliettaz 2004b). Cette observation n'est pas sans lien avec les fonctions du langage – représentationnelle, pragmatique, interactionnelle – souvent inventoriées dans la littérature (voir Charaudeau ici même), mais elle confronte l'analyste des discours à des questions d'une grande complexité : le concept d'action se présente-t-il de la même manière selon qu'il est appréhendé comme une conduite finalisée (l'action située) ou comme un contenu représenté ? Les instruments méthodologiques propres à ces champs sont-ils identiques, comparables, transposables ?

Si l'on admet que le développement des sciences du langage passe par une meilleure théorisation de ce qui constitue précisément un de ses concepts transversaux, on ne peut se satisfaire entièrement de l'éclatement et de la relative confusion qui tendent à régner dans le champ des modèles de l'action. Il devient au contraire urgent de proposer un travail théorique de fond, qui, au-delà de controverses rarement productives, chercherait à mieux articuler les domaines disciplinaires qui contribuent à l'étude des processus praxéologiques, et ce en se dotant d'une sémiologie qui à défaut d'être complètement homogène et unifiante, aurait au moins le mérite d'être explicite.

Tel est le projet d'ensemble, certes ambitieux et non sans embûches, qui a présidé à l'organisation du 9^{ème} colloque de pragmatique de Genève et colloque Charles Bally, consacré à la problématique des « modèles du discours face au concept d'action », et qui s'est tenu du 26 au 28 mai 2004 dans la station valaisanne de Veysonnaz. Par cette démarche, nous souhaitons trouver chez d'autres chercheurs des éléments de réponse aux questions présentées ci-dessus, et auxquelles se sont confrontés les

développements récents des travaux genevois en analyse du discours (voir Roulet, Filliettaz & Grobet 2001). Plus particulièrement, notre objectif consistait à rassembler sur invitation une vingtaine de chercheurs émanant de champs disciplinaires variés, et dont les travaux antérieurs avaient montré à la fois un ancrage fort dans l'analyse des discours et un intérêt marqué pour les théories de l'action. À l'image d'autres démarches similaires conduites récemment dans le champ des sciences de l'éducation (voir Baudouin & Friedrich 2001), nous visions ainsi à prolonger une réflexion multidisciplinaire sur la thématique en question, en sollicitant des contributions représentatives des débats dont les paragraphes précédents se sont fait l'écho.

Pour ce faire, les modalités spécifiques des colloques de pragmatique de Genève nous paraissaient particulièrement adéquates. À l'occasion d'un séjour résidentiel, les contributeurs ont ainsi pu présenter et discuter des articles rédigés en vue de la rencontre et qui avaient été diffusés préalablement. Les consignes qui leur avaient été adressées les invitaient à situer leur propos à la fois à un niveau épistémologique, théorique, méthodologique et empirique. Il s'agissait pour eux non seulement d'exprimer le plus précisément possible la manière dont ils définissent le concept d'action et son rapport au discours, mais encore d'explicitier la posture épistémologique à partir de laquelle cette définition prend place. Par ailleurs, chaque contributeur était invité à compléter ses propositions théoriques par une illustration fondée sur une étude de cas, et ainsi à visibiliser les méthodes d'analyse mises en oeuvre pour aborder des données empiriques.

Les échanges que nous avons eus durant ces trois jours ont été d'une densité réjouissante, comme en attestent les 19 contributions rassemblées dans ce *Cahier*. Celles-ci n'épuisent bien évidemment pas la complexité des questions qui ont motivé notre rencontre, mais elles contribuent à n'en pas douter à l'interconnaissance nécessaire à la cumulativité des savoirs scientifiques et attestent de la vigueur et de la diversité d'un champ de recherche en expansion.

* *
*
*
*

Les contributions à ce *Cahier* ont été organisées en quatre parties, qui renvoient selon nous aux diverses orientations dans lesquelles la thématique abordée peut être déployée. À l'image de toute démarche de classification, ces regroupements pourront paraître discutables, plusieurs contributions présentant une démarche transversale et se situant à l'intersection de plusieurs des distinctions que nous proposons. Ils nous

semblaient cependant à la fois nécessaires, suffisamment éclairants et surtout représentatifs des débats actuels que suscite, dans le champ de la linguistique du discours, la mise en circulation du concept d'action.

La première partie rassemble les contributions qui, de manière explicite ou implicite, reconvoquent l'*acte de langage* comme concept inaugural de la pragmatique linguistique. Ces articles émanent de la linguistique interactionnelle, de la sémantique du discours, de la pragmatique cognitive, de la philosophie et la psychologie de l'interaction. Ils ont le mérite de mettre en évidence comment, dans ces champs, les propositions d'Austin puis de Searle ont été reçues, discutées et exploitées. Plus particulièrement, le concept d'acte de langage s'y trouve développé dans deux directions à la fois distinctes et complémentaires : son rapport à l'action non verbale d'une part, et son rapport à la structuration du discours d'autre part.

La contribution de Kerbrat-Orecchioni porte notamment sur la question des rapports entre l'acte langagier et l'acte non langagier. L'auteure y dénonce le verbocentrisme qui a longtemps prévalu dans le champ de l'analyse des conversations et met en évidence le continuum de sémiotisation qui existe entre les diverses modalités par lesquelles l'action peut être réalisée dans l'interaction. Enfin, elle rappelle la nécessité d'aborder cette question en référence au déroulement séquentiel de l'interaction et l'urgence pour les analystes de la conversation de s'intéresser au « maillage » fin entre les actions verbales et les actions non verbales.

Ces considérations ouvrent ainsi sur ce qui nous apparaît comme une seconde orientation particulièrement fertile de la problématique des actes de langage : leur rapport à la notion d'*enchaînement* et leur contribution à la question de la structuration du discours.¹ La totalité des articles composant cette première partie thématisent d'une manière ou d'une autre cette question et mettent ainsi en lien les actes de langage avec leur environnement co-textuel. Leurs auteurs divergent cependant de manière importante quant à la nature des catégories qu'ils convoquent pour qualifier et rendre compte de ces mécanismes d'enchaînement. Si Rossari & Razgouliaeva formulent en termes de *contraintes sémantiques* les enchaînements monologiques et dialogiques qui prennent place entre les unités du discours, Moeschler propose de considérer au contraire que ce sont des *relations causales* de nature très générale, impliquant des

¹ À ce propos, on renverra également au numéro 13 des *Cahiers de Linguistique Française*, consacré entièrement à la problématique « Théorie des actes de langage et analyse des conversations » (1992).

événements d'énonciation et des états mentaux, qui permettent de rendre compte de la structuration du dialogue. Quant à Vernant, il recourt à diverses *modélisations logiques*, fondées sur des ensembles explicites et limités de règles dialogiques, pour mettre en évidence les processus de négociation qui président à l'établissement de la vérité dans les dialogues. Kostulski montre enfin, à partir d'une étude empirique issue d'une intervention en milieu de travail, comment la logique interlocutoire telle que développée par Trognon permet d'aborder de manière articulée la question de l'enchaînement conversationnel, celle de l'expression interactionnelle de l'intentionnalité, celle du développement dynamique de la pensée et enfin celle de la négociation des rapports interpersonnels.

La deuxième partie fait place à des approches qui s'intéressent moins aux propriétés formelles des actes de langage et de leur articulation qu'aux conditions extra-langagières de leur mise en circulation. Elle y regroupe les contributions de Sarangi, de Charaudeau, de Burger et de Chabrol, qui cherchent à mettre en évidence les liens complexes et étroits qui se tissent entre l'usage du langage et l'organisation des activités sociales auxquelles il se rapporte.

Au plan épistémologique, les articles qui y sont rassemblés émanent de la *Critical Discourse Analysis*, de la sémiolinguistique, de la pragmatique psychosociale et de la psychologie sociale. Ils s'ancrent dans le référentiel des théories psychosociales de l'action et de la communication, empruntent à des auteurs tels Weber, Habermas et Goffman, et abordent un réseau conceptuel spécifique, celui de l'*agentivité*, de la *responsabilité*, de l'*autorité*, de l'*identité* et de la *contractualité*.

Au plan théorique, les auteurs se retrouvent autour d'un certain nombre de convictions dont on peut tenter, sans prétention d'exhaustivité, un rapide inventaire. En premier lieu, se trouve rappelée avec force la nature éminemment sociale de la construction des processus de *signification*. Comme le souligne notamment Chabrol, le *sens* des énoncés ainsi que, plus généralement, celui des actions, ne se conçoit pas hors des enjeux situationnels et des valeurs sociales qui lui sont assignées. À cet égard, les *institutions*, qu'elles soient par exemple politiques, éducatives ou médiatiques, doivent être considérées comme des lieux privilégiés de création des *pratiques de communication* et des attentes sociales qui leur sont liées. C'est du moins ce que montre de manière extrêmement convaincante l'article de Burger, qui exploite sciemment des mécanismes de déférence communicationnelle pour mettre en évidence les attentes dont font l'objet les activités langagières propres à un genre médiatique tel que l'entretien télévisé de personnalités. De son analyse découle un autre

principe qui nous semble largement admis dans les approches psychosociales en analyse du discours : le fait que le concept d'action, saisi sous la forme d'*enjeux* mutuellement interprétables, constitue une catégorie centrale d'analyse des contextes de production du discours, et que celle-ci doit être envisagée non seulement au plan global, mais encore au plan local auquel se situent les conditions d'énonciation. Dans une telle approche du discours, les *instances* qui en assument la responsabilité ne se présentent plus seulement comme des *locuteurs* ou des *énonciateurs*, mais comme des *agents*, des *acteurs* ou des *actants* socialement spécifiés, qui endossent des identités singulières dépendant des statuts sociaux et des rôles langagiers auxquels ceux-ci donnent accès. À ce propos, une interdépendance étroite doit être envisagée entre les prises de parole et les identités discursives et situationnelles des individus qui en assument la responsabilité et qui en négocient la validité. Comme le fait remarquer notamment Charaudeau, produire du discours revient non seulement à endosser une identité, mais consiste également à assigner à autrui une posture identitaire spécifique. Et de ce fait, la question du discours et de l'action rejoint celle de l'*influence* et du *pouvoir*.

La majorité des articles rassemblés dans la troisième partie ne renient en rien les présupposés véhiculés par les approches psychosociales du discours et de l'action. Mais ils les reconsidèrent dans une perspective différente, qui thématise davantage le caractère multimodal à la fois des mécanismes discursifs eux-même et des activités collectives dans lesquelles ils prennent place. Les auteurs s'intéressent en premier lieu à l'analyse d'un échantillon diversifié d'interactions professionnelles (les interactions de service en situation commerciale, la conception d'outils informatiques dans le domaine agronomique, les Travaux Pratiques de physique en milieu scolaire, les activités sur un chantier), qui se caractérisent par la complexité et l'hétérogénéité de leurs manifestations sémiotiques, et qui, par conséquent, s'accommodent mal d'une vision verbocentrique de la communication. Au plan épistémologique, les domaines de référence sollicités sont ceux de la pragmatique expérientielle, de l'approche énaïve (Varela, Thompson & Rosch [1991] 1993), de la cognition située et distribuée (Lave, Hutchins), de la psychologie historico-culturelle (Vygostki), de la linguistique interactionnelle d'orientation ethnométhodologique (Sacks, Schegloff & Jefferson 1974) et de la *Mediated Discourse Theory* (Scollon 2001).

Cet argumentaire en faveur d'une appréhension multimodale des réalités discursives se développe ici dans deux directions distinctes mais complémentaires, selon qu'elles portent sur la voix ou sur la gestualité, et donc sur des catégories langagières ou plus généralement praxéologiques.

L'article d'Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon s'intéresse aux propriétés prosodiques de l'interaction (le rythme, l'intonation, l'énergie) et met en évidence le caractère multifonctionnel de ces propriétés dans l'organisation du discours. Plus particulièrement, il montre, à partir d'un extrait d'interaction de service, comment la prosodie accompagne, signale et « énonce » des processus de recontextualisation et plus spécifiquement des changements qui interviennent dans la nature des activités collectivement accomplies par une vendeuse et une cliente.

Les autres contributions regroupées dans cette partie (Brassac, Mondada, Bouchard, de Saint-Georges) s'intéressent notamment à différentes formes de comportements gestuels et ancrent ainsi le concept de multimodalité au-delà de la part proprement langagière du discours. Elles soulignent que les processus d'interaction sont fondamentalement incorporés et indexés à des environnements matériels, souvent médiatisés par des dispositifs techniques, des objets et des artefacts.

Qu'ils portent sur la part langagière de l'interaction ou plus généralement sur le fonctionnement plurisémiotique de l'activité collective, ces travaux contribuent à mettre en évidence un certain nombre d'implications théoriques propres aux approches multimodales, et qui portent à la fois sur le statut du *discours*, sur le statut de la *cognition* et sur celui des *rappports sociaux* :

- Dans une telle perspective, ce n'est plus le discours mais l'action qui constitue le principal objet d'attention de l'analyste, comme le rappelle très explicitement de Saint-Georges. Le discours perd son statut de réalité autonome pour endosser celui de médiation. Au plan méthodologique, un tel changement de focale n'est pas sans conséquences ; il implique par exemple que soient prises en compte des réalités extra-langagières et que les transcriptions proposées par l'analyste soient à même de restituer ces diverses composantes non verbales. À ce propos, on remarquera que l'ensemble des articles regroupés ici cherchent à produire une représentation la plus riche possible des réalités empiriques qu'ils étudient. L'article de Brassac, en particulier, attire notre attention sur les incidences de la transcription et de ses réductions sur la manière d'envisager les processus interactionnels.

- En deuxième lieu, c'est le statut de la cognition, des apprentissages et plus généralement des processus psychologiques qui se trouve profondément reformaté par ces approches. Dans une conception multimodale de l'interaction, les ressources cognitives mises en œuvre dans l'action ne sont plus conçues comme propres et « internes » aux individus qui y prennent part. Au contraire, elles se présentent comme un processus collectivement

distribué et incorporé dans un environnement matériel singulier. C'est du moins ce que montre très explicitement Brassac, en proposant d'ériger les concepts d'*intersubjectivité* et d'*interobjectivité* comme une alternative à l'« égocéphalocentrisme » actuellement dominant dans le champ de la psychologie cognitive. Et c'est ce que souligne également la contribution de Bouchard, qui décrit comment les mécanismes d'apprentissage scolaire procèdent à la fois d'une collectivisation de l'action et d'une manipulation d'objets.

- Enfin, il importe de noter que la multimodalité ne reste pas sans effets sur la manière dont les modèles du discours envisagent la question des relations interpersonnelles et des rapports sociaux. Dans une telle perspective, ces derniers se présentent comme profondément médiatisés par des comportements corporels et des manipulations d'objets. La recherche d'une perceuse par un travailleur en formation, l'inscription d'un graphique sur une feuille de papier par un agronome, le geste de pointage d'un informaticien en direction d'un graphique, le réglage d'un haut-parleur par des élèves, ou encore la manipulation d'une boussole par une cliente constituent autant de conduites en apparence anodines, mais qui fonctionnent pour les individus qui les accomplissent comme des ressources locales et situées pour « prendre leur tour » dans l'action (voir l'article de Mondada). C'est à ce titre qu'elles induisent une forme de relation interpersonnelle spécifique entre interactants et qu'elles contribuent à la négociation des liens sociaux tels qu'ils se tissent dans l'interaction.

La quatrième et dernière partie est consacrée à la problématique de la représentation de l'agir dans le langage. Elle y regroupe les contributions de Bronckart, Bulea & Fristalon, de Revaz, de Baudouin ainsi que de Benetti & Corminboeuf, qui s'intéressent moins aux dimensions langagières des actions réalisées qu'à la capacité des productions langagières à élaborer des formes interprétatives de l'agir humain. Comment les actions sont-elles représentées par les réalités discursives ? Comment sont-elles encodées dans des unités linguistiques ? En quoi le langage permet-il de construire des formes interprétatives de l'agir ? Comment érige-t-il les instances d'agentivité qui en assument la responsabilité ? Telles sont quelques-unes des questions qui empruntent explicitement au champ de l'herméneutique de l'action (Ricoeur 1977, 1983) et qui explorent les différents niveaux de formatage langagier de l'action que sont a) la problématique des genres de discours, b) celle des mécanismes de textualisation, c) et celle des formes lexicales :

- L'article de Baudouin propose par exemple de considérer le concept de *genre de discours* comme une catégorie centrale de la représentation et de l'interprétation de l'action. Plus particulièrement, il revient sur le double statut des genres de discours et montre en quoi ceux-ci fonctionnent à la fois comme des sortes d'actions langagières et comme des plans opératoires qui (pré)formatent la configuration langagière des actions représentées. En illustrant son propos par l'analyse d'une pratique de formation universitaire centrée sur la rédaction de récits de vies, il met en évidence différentes formes génériques attestées dans le corpus et interroge, de manière plus générale, la manière dont les étudiants en formation s'approprient des genres discursifs nouveaux.

- Les travaux du groupe *Langage, Action, Formation*, ici représentés par les contributions de Bronckart, Bulea & Fristalon et de Revaz, s'intéressent plus spécifiquement à la contribution des mécanismes de textualisation à la problématique de la « morphogenèse » de l'action (voir Bronckart *et al.* 2004). Ils sollicitent différentes sortes de productions langagières (des entretiens menés avec des praticiens, des textes procéduraux) recueillies dans différentes situations de travail (des soins infirmiers en milieu hospitalier, une ligne de production industrielle) et, à l'occasion d'une analyse micro-textuelle, accordent une attention prépondérante à des catégories telles que les modalités énonciatives, les mécanismes argumentatifs et l'usage du système pronominal. Ces études permettent d'identifier différents « registres » de représentation de l'action (voir Bronckart, Bulea & Fristalon) et de mettre en évidence la diversité des formes de textualisation d'un même « agir-référent », selon qu'il est évoqué dans un document institutionnel écrit ou dans les propos de différentes opératrices (voir Revaz).

- Quant à l'article de Benetti & Corminboeuf, il aborde la question de la représentation langagière de l'action à travers celle de son encodage linguistique, à la fois dans les formes verbales et dans les formes nominales. Plus particulièrement, la problématique qui intéresse les auteurs est celle des mécanismes de nominalisation des prédicats d'actions, c'est-à-dire des changements sémantiques opérés lors de la nominalisation (*la vente*) d'une forme verbale (*vendre*). À partir du cadre théorique de la morphosyntaxe et de quelques emprunts ponctuels à la linguistique de Culioli et à la logique de Grize, ils montrent de manière fine et très convaincante en quoi la nominalisation des prédicats d'action n'opère pas sur un verbe mais en fait sur une « notion » sémantique primitive.

À l'évidence, les 19 articles rassemblés dans ce numéro relèvent de postures théoriques et épistémologiques difficilement compatibles et

illustrent des points de vue à certains égards très éloignés. Occulter ces divergences relèverait de l'aveuglement. Mais s'en satisfaire ferait également courir le risque d'un appauvrissement inhérent à tout cloisonnement de la recherche. C'est du moins ce constat que fait de Saussure, dans un article conclusif qui revient sur certains éléments d'opposition maintes fois évoqués entre « approches pragma-sémantiques » et « approches psychosociales », toutes deux représentées dans ce numéro. En transposant sur un plan épistémologique la distinction classique entre *production* et *interprétation* du discours, l'auteur propose de reconnaître une profonde complémentarité entre ces perspectives : la pragma-sémantique s'intéresserait à l'interprétation du discours alors que la pragmatique psychosociale se centrerait davantage sur l'étude de ses conditions de production. C'est sur cette note intégratrice et résolument optimiste que se clôt ce *Cahier*, et que s'ouvre le chantier de ceux qui, comme nous, croient dans les vertus de la multidisciplinarité pour penser la question des rapports entre action et discours.

* *

*

La tenue du 9^{ème} colloque de pragmatique de Genève ainsi que la publication très rapide des actes dans ce numéro des *Cahiers* n'auraient pas été possibles sans la générosité du Fonds Charles Bally, géré par la Société académique de Genève. Nous remercions très chaleureusement les responsables de cette fondation pour le soutien important et régulier qu'ils témoignent aux initiatives émanant du département de linguistique de l'Université de Genève.

Nous tenons également à exprimer notre gratitude à Eva Capitao, qui assure avec fidélité l'important travail de secrétariat inhérent à la parution et à la distribution des *Cahiers*. Un merci tout particulier aussi à Alain Pittet, qui a réalisé à notre demande le tableau reproduit en couverture, et qui a su prendre part avec curiosité et efficacité à un exercice de traduction périlleux consistant à mettre en image la thématique propre à ce numéro.

Enfin, il nous est impossible de clore ce chapitre de présentation sans saluer le parcours d'une personne sans laquelle ni les colloques de pragmatique de Genève, ni les *Cahiers de Linguistique Française* n'auraient vu le jour. Comme beaucoup de nos lecteurs le savent peut-être, Eddy Roulet a pris sa retraite cet automne et a ainsi quitté ses fonctions professorales dans le département de linguistique de notre Université. Ceci constitue donc le dernier des 26 numéros des *Cahiers* publiés sous l'égide du fondateur de ce qu'on a appelé parfois *l'École genevoise d'analyse du discours*. Ce n'est pas le lieu ici de revenir de manière détaillée sur un

parcours académique et scientifique long de plus de trente ans. Les lecteurs intéressés à un tel hommage pourront se référer à *Structures et discours*, ouvrage coordonné par les collaborateurs actuels de l'Unité de linguistique française, et comportant 26 articles signés par des linguistes suisses et étrangers qui ont été des interlocuteurs privilégiés d'Eddy Roulet au cours de ses recherches dans les domaines de la linguistique appliquée, de la syntaxe et de l'analyse du discours (voir Auchlin *et al.* 2004).² Mais nous tenions encore, au nom de l'ensemble des éditeurs qui se sont succédé au cours des années pour assurer la parution annuelle de ces *Cahiers*, à le remercier très vivement pour l'heureuse initiative qu'il a prise, il y a près de trois décennies, en concrétisant le projet d'une publication facilement accessible, ouverte aux travaux en cours d'élaboration et favorisant le débat d'idées entre équipes de recherches. Ce numéro lui est dédié, en hommage au talent qu'il a su déployer pour que l'Unité de linguistique française de l'Université de Genève constitue un lieu de formation et d'élaboration des savoirs scientifiques, marqué à la fois par la diversité des perspectives et surtout par le respect des points de vues.

Références bibliographiques

- ANSCOMBE G.E.M. ([1957] 2001), *L'Intention*, Paris, Gallimard.
- AUCLIN A., BURGER M., FILLIETTAZ L., GROBET A., MOESCHLER J., PERRIN L., ROSSARI C. & DE SAUSSURE L. (éds) (2004), *Structures et discours. Mélanges offerts à Eddy Roulet*, Québec, Éditions Nota bene.
- AUSTIN J.L. (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.
- BAUDOIN J.-M. & FRIEDRICH F. (éds) (2001), *Théories de l'action et éducation*, Bruxelles, De Boeck.
- BERRENDONNER A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- BORZEIX A. & FRAENKEL B. (éds) (2001), *Langage et travail*, Paris, CNRS.
- BRONCKART J.-P. (2004), « Pourquoi et comment analyser l'agir verbal et non verbal en situation de travail », in J.-P. Bronckart *et al.* (éds), *Agir et discours en situation de travail*, Genève, *Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation* 103, 11-144.
- BRONCKART J.-P. *et al.* (éds) (2004), *Agir et discours en situation de travail*, Genève, *Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation* 103.

² Pour les personnes intéressées, nous signalons que cet ouvrage peut être commandé au Secrétariat du Département de linguistique (2, rue de Candolle. CH-1211 Genève 4) et qu'il peut également être acheté en ligne sur le site des Éditions Nota bene : <http://www.notabene.ca>.

- CANDLIN C.N. (éd.) (2002), *Research and Practice in Professional Discourse*, Hong Kong, City University of Hong Kong Press.
- CHABROL C. (2002), « Action », in P. Charaudeau & D. Maingueneau (éds), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 22-25.
- DANTO A.C. (1965), « Basic-Actions », *American Philosophical Quarterly*, n° 2, Pittsburgh, 141-148.
- DREW P. & HERITAGE J. (éds) (1992), *Talk at Work. Interaction in Institutional Settings*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FILLIETTAZ L. (2001), « Coordination and the definition of minimal units of action », P. Kühnlein, A. Newlands & H. Rieser (éds), *Proceedings of the Workshop on Coordination and Action at 13th ESSLLI 01*, Helsinki, University of Helsinki, 49-57.
- FILLIETTAZ L. (2002), *La parole en action. Eléments de pragmatique psycho-sociale*, Québec, Éditions Nota bene.
- FILLIETTAZ L. (2004a), « Le virage actionnel des modèles du discours à l'épreuve des interactions de service », *Langage et Société* 107, 31-54.
- FILLIETTAZ L. (2004b), « The multimodal negotiation of service encounters », in P. LeVine & R. Scollon (éds), *Discourse and Technology : multimodal discourse analysis*, Washington (D.C.), Georgetown University Press, 88-100.
- FILLIETTAZ L. & BRONCKART J.-P. (éds) (2005), *L'analyse des actions et des discours en situation de travail. Concepts, méthodes et applications*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.
- GIDDENS A. ([1984] 1987), *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- GOFFMAN E. ([1974] 1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.
- GOODWIN Ch. (2000), « Action and embodiment within situated human interaction », *Journal of Pragmatics* 32(10), 1489-1522.
- GOUVEIA C. et al. (éds) (2004), *Discourse, Communication and the Enterprise : Linguistic Perspectives*, Lisbonne, Ulices.
- HABERMAS J. (1993), « Action, actes de parole, interactions médiatisées par le langage et monde vécu », *La pensée postmétaphysique : essais philosophiques*, Paris, Colin, 65-83.
- HYMES D. (1972), « Models of Interaction of Language and Social Life », in J. Gumperz & D. Hymes (éds), *Directions in Sociolinguistics*, Oxford, Blackwell, 35-71.
- LEONTIEV A.N. (1979), « The Problem of Activity in Psychology », in J.V. Wertsch (éd.), *The Concept of Activity in Soviet Psychology*, New York, Sharpe, 37-71.
- LEVINE P. & SCOLLON R. (éds) (2004), *Discourse and Technology. Multimodal Discourse Analysis*, Washington (D.C.), Georgetown University Press.
- NEUBERG M. (éd.) (1991), *Théorie de l'action. Textes majeurs de la philosophie analytique de l'action*, Liège, Mardaga.

- RICOEUR P. (1977), « Le discours de l'action », in P. Ricœur (éd.), *La sémantique de l'action*, Paris, CNRS.
- RICOEUR P. (1983), *Temps et récit*, t.1, Paris, Seuil.
- ROULET E. *et al.* (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- ROULET E., FILLIETTAZ L. & GROBET A. (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Peter Lang.
- SACKS H., SCHEGLOFF E. & JEFFERSON G. (1974), « A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation », *Language* 50, 696-735.
- SARANGI S. & ROBERTS C. (éds) (1999), *Talk, Work and Institutional Order. Discourse in Medical, Mediation and Management Settings*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SCHÜTZ A. (1987), *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- SCOLLON R. (2001), « Action and Text. Toward an Integrated Understanding of the Place of Text in Social (inter)action », in R. Wodak & M. Meyer (éds), *Methods of Critical Discourse Analysis*, Londres, Sage, 139-183.
- SCOLLON R. (à paraître), « Intercultural Communication as Mediated Action », à paraître dans *Logos and Language*.
- SEARLE J.R. (1972), *Les actes de langage*, Paris, Hermann.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- SUCHMAN L.A. (1987), *Plans and Situated Actions : The Problem of Human-Machine Communication*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VARELA F., THOMPSON E. & ROSH E. ([1991] 1993), *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil.
- VERNANT D. (1997), *Du discours à l'action*, Paris, PUF.
- VON CRANACH M. *et al.* (1982), *Goal-directed Action*, Londres, Academic Press.